Jean-Christophe PERET

Patience

Roman

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 12-03-2002

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

New Plymouth, Nouvelle Zélande, 30 ans, un matin de novembre

Le soleil est déjà bien haut dans le ciel, et je suis là, assis, tranquille et immobile, perdu dans la douceur de la véranda où je regarde un Tui en train de jouer avec une brindille. Il a le regard vif et fier, et il ne semble pas impressionné le moins du monde par ma présence. Il s'amuse avec un petit morceau de bois, un peu comme le ferait un chat avec une souris morte, il l'attrape dans son bec, puis le laisse tomber, le ramasse à nouveau, pour mieux le laisser retomber. C'est curieux, mais je ne savais pas que les oiseaux aimaient jouer. Je me demande bien, de toute façon, comment je l'aurais su, vu que je n'avais jamais pris le temps de les observer.
Le Tui s'est rapproché, espérant peut-être que je lui donne un peu de nourriture, pensant que les miettes des uns font le festin des autres, mais malheureusement il n'y a rien sur la table qui puisse le tenter, et je ne crois pas que le gros livre de philosophie et la feuille de papier blanche devant moi puissent lui être d'aucun intérêt. Je le regarde un moment, puis, en quête d'inspiration, je tourne la tête vers le morceau de bois, une branche de pin calédonien, ramassée sur la plage quelques jours auparavant. Elle est juste devant moi, sur le rebord de la balustrade, posée comme un trophée de chasse, et je remarque amusé, son étrange ressemblance avec la forme d'un escargot, qui aurait pour coquille une pigne de pin et pour antennes deux petites brindilles ramifiées. J'ai l'impression que l'escargot me regarde, en souriant, immobile et figé à tout jamais dans l'éternité, impassible devant les intempéries et le soleil brûlant de Nouvelle Zélande.
Je l'observe attentivement et je me concentre sur sa forme étrange, mais bien vite, il disparaît devant mes yeux, et comme s'il était devenu transparent, je regarde, à travers son corps de fossile, la végétation luxuriante et exubérante de notre jardin. Je m'absorbe complètement dans cet instant et j'en oublie le tic-tac de la pendule de la salle à manger, qui continue de battre inlassablement, imperturbablement, racontant toujours la même rengaine, cette bonne vieille histoire que le temps est compté, que les aiguilles tournent et qu'il ne faut pas oublier de se dépêcher. Se dépêcher d'aller où ? Je me le demande.
Mais aujourd'hui, cela ne marche pas, je suis devenu sourd à ses appels répétés et envahissants, et je préfère écouter mon silence intérieur, attentivement, complètement. Je suis heureux de me sentir arrêté dans l'instant, à la fois éveillé et vif, détaché et silencieux. Je m'aperçois aussi que je n'ai plus de pensées, plus d'images ou d'envies, mais simplement de la lumière et la chaleur rougeoyante du soleil sur mes yeux. C'est curieux, mais je ne me souviens pas de m'être senti aussi bien depuis bien longtemps, d'être calme, sans tensions, sans pensées ou anxiété, simplement en paix et en accord avec la simplicité de ce matin de printemps.

Un souvenir me revient en tête, et je me rappelle mes tentatives passées pour atteindre cet état de félicité. Je me revois encore en train d'essayer de me relaxer durant des séances de yoga, coincées entre deux réunions, à midi dans un grand bureau déprimant, me dépêchant de desserrer ma cravate et d'enlever ma veste de costume, tout en me sentant piégé et prisonnier de cette tour de verre et d'acier. J'essayais de voler quelques minutes de vide, de bien-être et de tranquillité, mais la plupart du temps je somnolais, je m'endormais sans jamais rester éveillé ou je pensais à mille choses, toutes moins importantes les unes que les autres. Et puis il fallait remonter pour finir la journée, et je me sentais frustré devant mon incapacité à méditer ; mais j'oubliais vite, pressé que j'étais de recommencer de plus belle ma course contre la montre, et d'enchaîner, plus tendu que jamais, mes réunions de l'après-midi. Parfois, aussi, armé d'une armada de livres plus ésotériques les uns que les autres, j'essayais, le soir, après une journée de travail encore plus pénible que les autres, de suivre leurs conseils contradictoires. Ils me promettaient, comme à tout cadre stressé qui n'a plus le temps de réfléchir, d'atteindre le Nirvana, ce pays des songes où la vérité est enfin révélée et où la connaissance du soi devient une réalité.
Mais cela ne marchait jamais, pas pour moi en tout cas et j'en étais arrivé à croire que j'étais un handicapé de la relaxation, quelqu'un sans contrôle, un automate dont le corps et l'esprit n'en faisaient qu'à leur tête. Je me souviens encore de ce sentiment de frustration, d'impuissance et de colère devant mon incapacité à faire la chose la plus simple au monde et qui pourtant était la plus compliquée pour moi : ne rien faire, ne rien vouloir, tout simplement 'être' et m'oublier dans l'instant. Je repensais avec nostalgie à mon insouciance d'enfant, à mes amusements et à ma spontanéité de vivre, tout cela était perdu, enfoui à tout jamais sous les décombres, et je me demandais, sans comprendre, ce que j'avais fait de ma vie ?
Mais ce matin c'est différent, je n'ai pas eu besoin de livre ou de conseil, un Tui, un morceau de bois et un peu de soleil m'ont montré ce que j'avais voulu apprendre pendant si longtemps : qu''être' ne s'apprend pas, qu''être' ne s'étudie pas mais qu''être' se ressent, tout simplement.
Il y a des années de cela, assis sur un banc, le regard perdu au loin, j'étais immobile, à la recherche de l'inspiration. J'avais un petit cahier d'écolier sur mes genoux, un cahier rouge à spirales dans lequel je voulais écrire mes préoccupations d'enfants, mes rêves les plus secrets et mes chagrins les plus lourds. Je me souviens pourtant, qu'au lieu d'écrire, je m'étais perdu des minutes entières à regarder le soleil, à me laisser envahir par sa chaleur et sa présence, oubliant pourquoi j'étais venu là, ne comprenant plus mon intérêt pour le petit cahier rouge et ses secrets. Pendant de longues années, je m'étais souvenu de ce moment de grâce, mais je n'avais jamais plus été capable de le retrouver.

Mais ce matin, il est revenu, plus fort et envoûtant que jamais, alors que je ne le cherchais plus. Je me sens bien, presque rajeuni, retrouvant mes aspirations d'enfant, mes rêves et mes envies, tout ce qui fait de chacun de nous des êtres chers et uniques. Je me rends compte qu'il si facile d'oublier, qu'un jour, nous avons été des enfants et que loin semblent les odeurs, les rires et les couleurs de notre jeunesse; A la place, la société nous fait tenir des rôles qui nous correspondent rarement, et nous récitons un texte qui va souvent à l'encontre de nos propres valeurs, de nos rêves et de nos aspirations d'origine. Nous oublions même, parfois, notre raison d'être, nous la transformons diligemment pour satisfaire les attentes des autres, nous la conformons aux pressions diverses, tout cela en se sentant coupable et en ne sachant plus pourquoi. Ensuite, on oublie et on se laisse entraîner, dérivant toujours plus loin, s'éloignant de plus en plus de qui nous sommes réellement, perdant de vue le bonheur d'être soi-même.
Je ferme les yeux et je me souviens, combien de fois auparavant, j'ai essayé de devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui soit dans la norme, qui sourit sur les photos de famille, quelqu'un qui essaie de faire plaisir aux autres, mais rarement à soi-même, quelqu'un qui recherche la reconnaissance et l'attention, quelqu'un qui attend des autres ce qu'il n'est plus capable de se donner lui-même, du respect et de l'amour. Mais, c'est du passé, ce n'est pas important, et je profite maintenant, simplement, d'avoir du soleil plein les yeux, je ne demande rien de plus.
Alors que j'écrie ces quelques lignes, je sens se rapprocher une présence dans mon dos et c'est étrange, parce que je n'ai pas entendu la porte ovale de notre jardin s'ouvrir ou le bruit des pas sur le gravier. Mais quoiqu'il en soit, je sens quelqu'un, un autre corps, une autre chaleur, tout près, juste derrière moi. Mais, je ne me retourne pas, je n'ai pas peur et je repousse la tentation de tourner la tête pour savoir, je préfère attendre le plus longtemps possible. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me demander qui cela peut être, et plusieurs visages commencent à défiler dans ma tête, les uns après les autres, jusqu'à ce que, soudain, je m'arrête naturellement sur celui de Patience. Et à ce moment là, je sais, je suis convaincu qu'il est dans mon dos, parce qu'il y a dans l'air cette présence, à la fois caractéristique et pourtant indéfinissable, que des mots ne sauraient décrire. Il est là, à n'en pas douter, et sans le savoir, je me rends compte que je l'attendais. Je suis content et pourtant surpris, il ne vient jamais lorsque j'en ai envie, et c'est bien la première fois qu'il répond à mes attentes et que mes souhaits se réalisent. Il ne prévient jamais de son arrivée, il vient à l'improviste, remplit ma vie de ses paroles, puis part et disparaît pour des mois ou des années. Il ne donne jamais de nouvelles et je ne lui en donne pas non plus. Ce n'est pas que je ne le souhaite pas, mais je ne sais rien de sa vie, même pas où il habite ou ce qu'il fait, ce n'est pas le genre de questions que j'ai osées lui

poser.
Je sens que dans quelques secondes nous allons parler, mais je retiens le plus longtemps possible le silence, il est sa façon de communiquer et ma manière à moi de lui dire merci d'exister et de passer dans ma vie. Merci Patience, merci pour tout, je m'entends lui dire en silence, les yeux fermés.
Il prend une chaise et vient s'asseoir à la table, il me regarde avec un sourire simple et bienveillant. Je lui rends son sourire et comme d'habitude je ne manque pas de m'interroger sur la beauté grave de son visage. Il ne change pas malgré le temps qui passe et les années semblent glisser sur sa peau comme l'eau sur une plume d'oiseau, légère et discrète, sans laisser de traces.
'Rien ne change', il me dirait, 'c'est notre vision des choses qui change'. Il est tellement philosophe, si loin des réalités de la vie quotidienne, que parfois, je me demande s'il existe vraiment. Pourtant, il est là, bien là, devant moi, assis, à me regarder avec affection.
'Ca fait longtemps', je lui dis
'Tu dis toujours que ça fait longtemps, mais personnellement je ne trouve pas'
'C'est juste qu'à chaque fois je me demande si l'on se reverra, alors le temps me semble long'
'Profites de chaque rencontre et ne penses pas a la prochaine. Vis chacune de mes visites comme si c'était la dernière et tu verras, tu en profiteras beaucoup plus et tu ne seras pas déçu, non plus'
Il s'est tût mais reprend après un moment :
'Il y a beaucoup de chose dans la vie que l'on devrait vivre comme si c'était la dernière fois. Beaucoup de gens retrouveraient l'intensité qu'ils croient avoir perdue en route'
'Oui c'est vrai, pourquoi pas ? Imaginons que ce soit notre dernière rencontre alors. On va parler de quoi ?'
'On ne va peut-être pas parler, c'est rarement nécessaire de parler, d'ailleurs. Ne dit-on pas que celui qui sait, écoute, et que celui qui ne sait pas, parle ?'
Patience se tait à nouveau, et je ne réponds pas, je respecte son silence même si je ne suis pas toujours à mon aise avec. J'ai parfois l'impression qu'il me juge, mais je sais bien que c'est uniquement dans ma tête, parce que Patience ne juge pas, il écoute et il conseille mais il ne prend pas parti et il n'essaie pas de convaincre. Il n'en a pas besoin d'ailleurs, il parle de la voix de la vérité, il prononce les mots de la sagesse et c'est tout ce qu'il dit. C'est pour cela que je le respecte tant, Patience 'est' ce qu'il dit, entièrement, complètement sans jamais prétendre.
'J'ai recommencé à écrire', je lui dis
'Oui, j'ai vu, tout à l'heure, j'ai entre-lu quelques lignes au-dessus de ton

épaule, c'est un début très ouvert’
‘Oui, je sais. J’ai envie d'écrire un texte sur notre rencontre et notre amitié, je la trouve assez spéciale mais je ne sais pas très bien comment m’y prendre, je ne suis pas un écrivain’
‘Non, mais tu es un homme, cela devrait suffire’
‘Ne te moques pas de moi !’
‘Je ne me moque pas de toi, je le pense. Utilises ta mémoire, fais appel à ton imagination, rêves, puises en toi-même, écris avec ton cœur et corriges avec ta tête. C’est quelque chose que tu dois pouvoir faire, non ? Beaucoup l’ont fait avant toi et bien d’autres le feront après toi, c’est simplement une question de le vouloir et d’en avoir envie? Le veux-tu ?’
‘Oui, je crois’
‘Malgré les frustrations, les doutes, le travail et la solitude de l’exercice ?’
‘Oui, je pense’
‘Alors, fais-le. Une idée qui n’est pas mise en pratique, une pensée à laquelle on ne donne pas une forme concrète est une idée perdue, perdue à tout jamais’
Patience se tait, me regarde en souriant, puis il se lève.
‘Tu t'en vas?’, je lui demande, surpris devant la brièveté de sa visite
‘Oui, je vais te laisser travailler, c'est une longue histoire si je me souviens bien. Au revoir’, il me répond en s’éloignant
Je le regarde partir, le cœur serré, me sentant triste de rester derrière et de ne pas pouvoir l’accompagner, mais je sais que ce n’est pas possible, Patience est un Maître qui ne veut pas de disciple, il va et il vient, quand bon lui semble et rien que je ne puisse dire le fera rester. On ne demande pas à Patience, on prend ce qu’il donne, et c’est peut-être mieux ainsi.
Et puis, il a raison c'est une longue histoire dont je ne suis pas prêt de voir le bout. Le verrais-je un jour? Je ne sais pas, mais ‘une idée qui n’est pas utilisée est perdue, à tout jamais’. J’entends ses mots résonner dans ma tête, et je me dis que je ferais bien de me mettre au travail.
Il s'éloigne lentement et je le vois refermer doucement la porte ovale de notre jardin que je n'entends toujours pas couiner, puis il disparaît derrière le feuillage de la végétation, et je me retrouve seul, le regard perdu dans le vide. La véranda résonne de son absence, l’escargot de bois n’a pas bougé et le Tui continue de jouer avec sa brindille, comme si de rien ne s’était passé ; je ferme les yeux, je m ‘abandonne à la douceur du moment et je me souviens de cette matinée d'été, il a de nombreuses années où pour la première fois je rencontrais Patience.

Jean-Christophe PERET

A Professional in the Oil&Gas industry, I wrote this book in 2001 during a career break in New-Zealand. Would like to write a sequel but since then we have had 3 lovely children and I have been back to work, and continued to live and work overseas so it will have to wait until the next career break...I am greatly influenced by Eastern Philosophy and is a keen sports man enjoying rock climbing, swimming, running and tennis.

Patience

A l'ombre d'une tonnelle, sous le soleil de Nouvelle Zélande, un jeune homme se remémore ses rencontres avec Patience, un personnage énigmatique qu'il a rencontré à toutes les étapes clef de sa vie et qui lui a servi de guide spirituel. Au cours de leurs discussions, le jeune homme répondra peu à peu aux questions intemporelles qu'il se pose sur le sens de la vie et sur la finalité de sa destinée.